

# Société > Médias et communication

## Un témoin qui, sans déformer, donne à voir ce qu'il a vu... Arnaud Roiné, photojournaliste indépendant en résidence

**L**e parcours de ce Mayennais n'est pas banal. De 1998 à 2008, il a été photographe officiel à la Présidence de la République. Il a ainsi capté le quotidien de Jacques Chirac, puis de Nicolas Sarkozy, aussi bien en France qu'à l'étranger. Dans la foulée, de 2008 à 2017, il enchaîne sur un poste de photographe et chef des reporters à l'Établissement de communication et de production audiovisuelle de la Défense. Concrètement, il réalise alors des reportages sur toutes les missions de l'Armée française en France et à l'étranger. Il gère une équipe de sept photographes... En 2018, il est revenu en Mayenne pour se poser un peu. Il collabore avec *Ouest-France* et développe des projets, comme avec le Centre hospitalier du Nord-Mayenne où il s'intéresse aux soignants en santé mentale. Dans le cadre d'une résidence de journaliste en Mayenne (Press'tiv@Château-Gontier / Mayenne Culture), il mène des actions pédagogiques. Il présente ici son parcours, son métier, et aborde la question des frontières entre information et communication. La photo peut-elle constituer une source pour la recherche historique ?

**Q** Au niveau du grand public, la photo semble avoir connu ses « révolutions » avec le passage au numérique, mais aussi avec la diversification des appareils permettant de photographier. Pouvez-vous expliquer, commenter ces évolutions, et préciser leur impact ?

**Arnaud Roiné :** C'est vrai que ces vingt dernières années ont été particulièrement mouvementées pour la photographie et pas seulement pour le grand public. La révolution numérique a été motivée par le marché que représentait le grand public mais elle est arrivée par les appareils professionnels. Cela a profondément et définitivement transformé le milieu. Les transformations se sont faites à plusieurs niveaux.

Au niveau technique d'abord, avec l'arrivée des capteurs numériques dont la qualité a très vite dépassé celle de l'argentique. Cette avancée a entraîné un nivellement technique chez les photographes. La seule maîtrise du matériel et de son réglage est vite devenue un critère de sélection obsolète. Les fabricants ont rivalisé d'efforts et d'esprit créatif afin de permettre au plus grand nombre de réaliser des photographies parfaites techniquement.

Ainsi tout le monde s'est cru capable de faire ce métier. On a vu exploser le nombre d'autoentrepreneurs sur le marché de la photo dite tradition-



nelle (mariages, portraits, baptêmes, écoles, etc.). Ces « photographes » ont souvent cassé les prix et, par voie de conséquence, fait fermer bon nombre de boutiques souvent installées depuis des années. Un bien ou un mal, cela reste à prouver.

Pour moi, la vraie révolution dans le milieu de la photographie de reportage, c'est Internet. La toile a rendu n'importe quelle partie du monde accessible en un instant. Chaque photographe talentueux a pu montrer son travail instantanément. Les rédactions ont fait travailler les photographes sur place. Il est devenu inutile d'envoyer des photographes français. Les agences historiques telles

que Gamma, Sipa, ont raté le virage du numérique et sont affaiblies actuellement.

Il faut ajouter que chaque détenteur d'un smartphone est un témoin potentiel. Il a à sa disposition des moyens de captation très performants. Il peut ainsi se transformer en « journaliste » à tous moments.

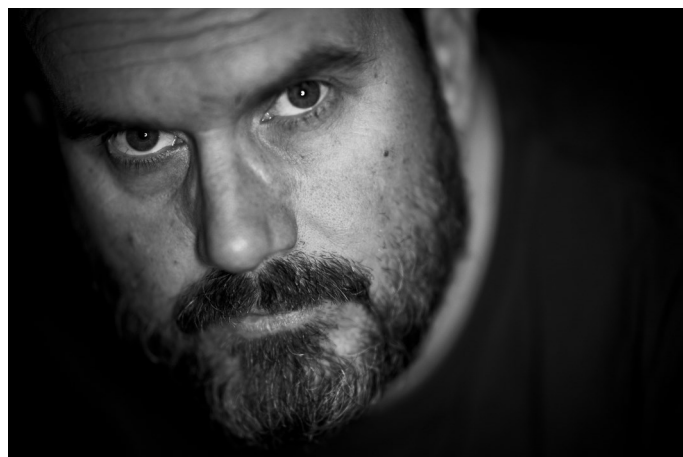
**Q Du fait de ces évolutions, notre rapport à la photographie a-t-il évolué lui aussi ? Il semble qu'on n'ait jamais pris autant de photos, mais quel usage ? À 90 ans ou 100 ans, les futures générations auront-elles toujours des albums pour stimuler leur mémoire ?**

Photographier est devenu pour beaucoup une forme de prise de notes. C'est un réflexe, il suffit d'aller au musée pour s'en rendre compte : on dresse son smartphone entre ses yeux et l'œuvre, on clique et on tourne les talons. D'ailleurs, je pense que plus de 50 % des photos prises maintenant le sont par un smartphone. Je ne suis pas convaincu que ces photos soient regardées à nouveau. Elles sont stockées, et oubliées. Beaucoup disparaîtront dans un bug ou le crash d'un disque dur ou d'une carte de stockage. On considère ces images comme une extension de notre mémoire. Elles sont là au cas où.

Malgré tout, la multiplication des sites Internet proposant des tirages sur du « vrai » papier me fait penser que lorsque les photos sont importantes (famille le plus souvent), elles passent du virtuel à l'album physique, à l'ancienne. Je crois que le papier a encore de belles années devant lui. Quant à dire si dans 90 ans ce sera le cas... Dans les années 2000, beaucoup ne croyaient pas au capteur numérique, et pourtant il est omniprésent maintenant.

**Q Peut-on dire que la photo reflète « la » réalité ? Vous avez été photographe officiel à l'Élysée, surtout sous la présidence de Jacques Chirac. Quelle différence entre votre travail et celui d'un paparazzi ? Les photos que vous avez prises, aujourd'hui archivées (ou non ?), sont-elles des images « fabriquées » ? Ou bien à elles seules peuvent-elles rendre compte d'un pan de l'histoire de France ? Sont-elles déjà utilisées, par qui et pour quel usage ?**

La photo reflète une réalité, au travers d'un regard à un instant donné. Sans plus de prétention. Le photographe est un témoin, un observateur. Il donne à voir ce qu'il a vu à sa manière en essayant de ne rien déformer. C'est comme cela que je concevais mon travail à l'Élysée. J'étais le témoin quotidien de l'activité du président, que



ce soit dans les moments officiels comme dans les moments plus privés.

La différence entre un photographe officiel et un paparazzi, c'est sans doute la distance en premier lieu. Un paparazzi est souvent loin, dissimulé d'une manière ou d'une autre. L'officiel, lui, est rarement à plus d'un mètre cinquante de son sujet. L'autre différence, et elle est de taille, c'est l'éthique. Un photographe officiel travaille pour la mémoire et aussi pour la « com ». Le paparazzi travaille pour l'argent et le bruit médiatique. C'est un prédateur qui chasse le scoop. Il peut lui arriver de percer un secret qui change la donne, comme avec François Hollande sur son scooter par exemple, ou plus proche de nous, l'arrestation de l'activiste russe Piotr Pavlenski. Mais la plupart du temps, il cherche l'image lucrative.

Les images que j'ai faites à cette époque ont parfois été fabriquées par les communicants. Elles étaient préparées pour l'ensemble des journalistes présents qui n'avaient que peu de latitude pour faire une image différente. Beaucoup d'images archivées sont des instantanés, des moments de vie captés sans mise en scène. Tout en questionnant sur l'attitude des hommes politiques de ce niveau : ne sont-ils pas tout le temps en représentation ? Je veux croire malgré tout que ces images sont un témoignage d'un moment de l'histoire, mais elles ne doivent pas se suffire à elles-mêmes, il doit y avoir une mise en contexte. C'est le rôle du chercheur, de l'historien, de l'étudiant qui peut y avoir accès en les consultant aux Archives nationales, pour des travaux de recherche.

**Q De même, vous avez ensuite couvert l'activité de l'Armée française sur des zones de conflit. Vos photos peuvent-elles rendre compte de la réalité ? Quel crédit leur accorder en tant que « document » pour servir l'histoire ? Que pensez-vous du « journalisme embarqué » <sup>(1)</sup> ? Auriez-vous envie de couvrir une guerre en vous affranchissant de toute contrainte ?**

(1) – Lire le dossier : « Le journalisme au cinéma (janvier 2020) » sur le site Internet du CÉAS ([www.ceas53.org](http://www.ceas53.org), rubrique « Société », puis « Médias et communications ».

Mes images rendent compte d'une réalité, celle du quotidien de nos soldats. Ce n'est qu'une facette de ce qui se passe sur ces zones et elles doivent être mises en miroir du travail de ceux qui ont travaillé sur les autres facettes. Dans ce genre de pays, il est impossible d'être exhaustif et je suis convaincu qu'un photographe ne peut pas être objectif. Par contre, il se doit d'être juste et honnête. Je crois que ce que portent ces images dépend essentiellement de la manière dont le photographe aborde son travail. S'il se concentre sur la communication, l'image sera partielle et sans doute moins intéressante. Pour ma part, j'ai toujours essayé de documenter ce que je voyais en étant le plus juste possible. Là encore, ce qui apportera le crédit au travail réalisé, c'est la manière dont ce corpus d'informations sera traité par l'utilisateur. Ma frustration, c'est que je ne contrôlais pas l'utilisation qui était faite de ces images. Et c'est toujours le cas.

Un journaliste embarqué se retrouve dans la même situation qu'un photographe officiel. Il ne peut observer qu'une partie de l'histoire. Il ne peut faire que ce qu'il est autorisé à faire. Faut-il renoncer à ces accès pour autant ? Je ne crois pas, c'est tout aussi important de rendre compte de cette facette de l'histoire que d'aller voir ce qui se passe du côté de la population ou, quand c'est possible, d'aller du côté de l'autre camp.

J'aimerais pouvoir couvrir un conflit sans contrainte mais c'est utopique. Quelle que soit la manière que je choisirais pour faire ce reportage, je devrais faire avec les problèmes de sécurité ; je devrais faire confiance à un guide (fixeur) sur place. Bref, le contexte lui-même est une contrainte. Sans parler d'un potentiel diffuseur qui aura lui aussi des exigences quant au travail à fournir.

**Q On lit souvent qu'avec les technologies modernes, on peut tout faire à partir d'une photo. Par exemple, intégrer des personnages – ou au contraire en supprimer. Dans votre pra-**

**tique de la photo, diriez-vous que vous êtes du côté de l'information ou de la communication ?**

J'ai longtemps été du côté de la « com », je l'assume pleinement, même si j'ai sans cesse fait mon métier en ayant le souci du document. J'ai toujours voulu être juste. Travestir la réalité, c'était forcément être déloyal vis-à-vis de ceux qui me faisaient confiance. Je crois que je n'ai pas changé ma façon de travailler. Je choisis volontairement de passer beaucoup de temps sur mes sujets car pour moi c'est le seul moyen d'être le plus juste possible. Le risque, c'est l'empathie et la partialité. C'est là que je dois en permanence me remettre en question. Pour répondre à votre question, je suis définitivement du côté de l'information.

**Q De la communication à la manipulation, en particulier à la propagande, il n'y a sans doute qu'un pas ? Auriez-vous des exemples de photos célèbres, transformées, utilisées à des fins de propagande ? Manifestement, ce n'est pas une pratique nouvelle ?**

La propagande a longtemps été la première source d'information. Les images de conflit par exemple ont longtemps été contrôlées. J'ai en mémoire l'image de l'armée soviétique à Berlin décrochant un drapeau nazi. Je pense aussi à ces soldats américains hissant leur drapeau sur l'île d'Iwo Jima. Mais on peut penser aussi à nos poilus, tout sourire dans leurs tranchées. Toutes ces photos ont été créées pour appuyer les éléments de langage des communicants. Il est évident que la technologie a rendu ces manipulations accessibles au plus grand nombre. Cela demande au public d'être encore plus vigilant, et aux professionnels d'être encore plus justes et exigeants. Nous sommes quotidiennement abreuvés d'images construites par les communicants. Qu'ils soient politiques, industriels ou autres.